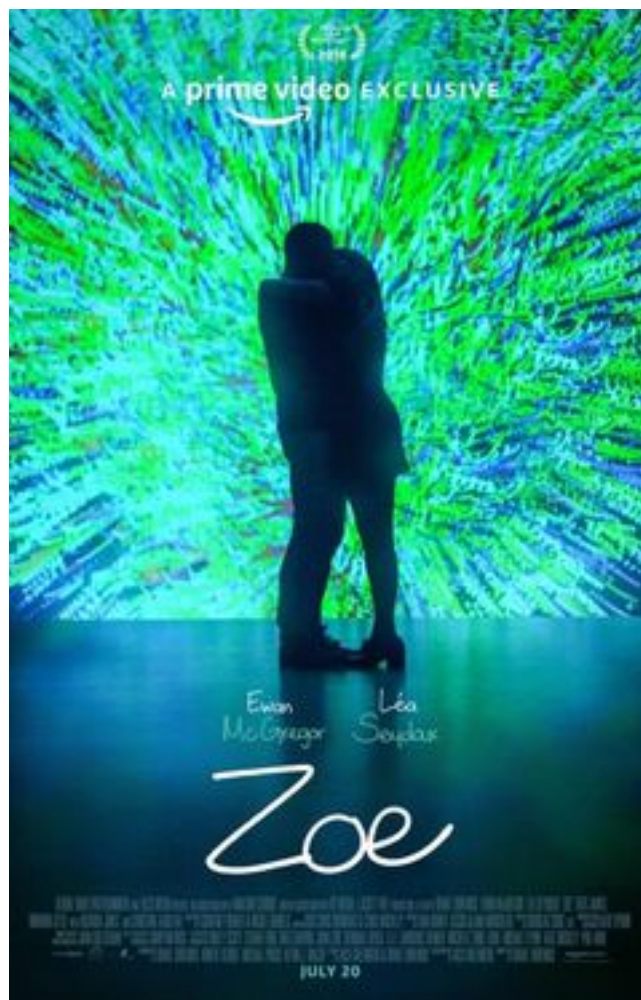


Richard Abibon

Trois films sur la structure fondamentale de l'humain

Zoé, l'amante électrique



Si vous souhaitez un film tout en douceur, je vous conseille « Zoé » de Drake Doremus. Pas un coup de pistolet, pas un coup de poing, pas un coup de gueule. Tout y est amour, même lorsque ça ne marche pas.

Dans un futur éloigné ou proche, on ne sait pas, Cole (Ewan Mc Gregor) anime une Start up d'avant garde ; il cherche à résoudre pour les autres le problème essentiel

qui le préoccupe : l'échec de son mariage et son divorce. Quand je disais que tout était en douceur dans ce film, je voulais dire que même les relations avec son ex-femme sont tissées de tendresse et de respect. Bref, la solution aux désillusions amoureuses, c'est l'artifice, c'est-à-dire la machine.

Il travaille dans trois directions : 1) un super ordinateur dit « la machine » qui calcule le degré de compatibilité entre les candidats à l'appariement ; 2) un produit chimique qui permet d'éprouver à nouveau l'ivresse des premiers instants amoureux ; enfin le must : 3) des être synthétiques, parfaitement semblables aux humains mais programmés pour aimer sans vous quitter.

Dans ce travail, il est secondé par sa collaboratrice, Zoé (Léa Seydoux)(quand je vous disais que tout est doux dans ce film !). Visiblement, elle en pince pour lui. Un soir, quand les bureaux sont vides, elle demande à « la machine » quelle compatibilité il y aurait entre elle et Cole. La réponse tombe comme un pavé dans la marre : zéro.

Pourtant une histoire démarre quand même entre eux. Elle lui dévoile alors la surprenante réponse de la machine. Cole lui dévoile à son tour la raison de cette réponse : la machine a détecté que Zoé est aussi une machine. C'est le premier prototype de « machine amoureuse » tellement semblable aux humains qu'elle ne sait pas elle-même qu'elle est une machine.

C'est une belle image de l'inconscient car, au fond, nous avons là une belle métaphore souvent traitée dans la SF, celle de la créature et du créateur. D'habitude, c'est plutôt la révolte de la première contre le second qui est évoquée. Ici c'est de l'amour dont il s'agit. Dans les deux cas, nous sommes en présence d'une métaphore de l'Œdipe puisque, ce dernier est bien la créature de son père et de sa mère qui va se payer le luxe de faire les deux : la révolte (il tue son père) et l'amour (il épouse sa mère). Voilà ce que « la machine » sait mieux que la machine nommée Zoé. Avec son « zéro » en réponse, elle joue le rôle de la pythie, au sens de mise en garde, de rappel de l'interdit, mis ici sur le compte de l'impossible.

« La machine » « sait » ce que l'autre machine, Zoé, ne sait pas, mais « la machine » ne sait pas ce que Zoé sait néanmoins : qu'elle est amoureuse de son patron et père. Voilà bien une belle image de l'être divisé que nous sommes. Toutes deux sont des créatures de Cole, de même que Cole est une créature de ses parents.

Il est plus aisé de passer par des métaphores pour traiter de ces sujets délicats, dont beaucoup disent qu'il faut être un pervers comme Freud pour éprouver de la haine pour son père et du désir pour sa mère, vieilles idées qui sont bonnes à jeter à la poubelle de l'histoire, témoignage du « retard » de la France dans le domaine de la compréhension de l'autisme.

Étonnant, car je ne cesse de trouver des modalités de cette histoire dans des films venant des 5 continents. Et, ici, dans ce film venant d'Amérique, pays qui serait nettement plus avancé, ayant laissé tombé ces vieilles lunes freudiennes.

On retrouve des accents de l'« IA » de Steven Spielberg, ce petit garçon artificiel programmé pour aimer sa maman réelle jusqu'à la fin des temps, afin de combler la demande d'amour éternellement insatisfaite de la dite maman. A l'examen de mes rêves, Je vois bien que je suis programmé de la même façon, même si j'ai pu mettre une distance qui n'est autre que le refoulement. Je ne dois pas être le seul puisque cette idée vient dans la tête d'une foule de scénaristes, notamment de science fiction.

Voilà la solution à l'obsolescence des relations amoureuses : entre le créateur et la créature, ça ne cesse jamais. Manque de pot, c'est interdit. Donc, ça cesse avant d'avoir commencé, et ça ne cesse de revenir dans les manifestations de l'inconscient, notamment les rêves. Re-donc, si la créature est artificielle, on contourne le problème.

Pourtant Zoé se fait renverser par une voiture ; il faut la réparer. Cole se voit contraint de fouiller dans ses entrailles artificielles qu'il a lui même créées. Ça lui fait un choc. Zoé est réparée, mais il ne peut plus poursuivre la liaison, comme si ce plongeon dans ses entrailles lui avait rappelé le fantôme inconscient que je connais bien pour être le mien, celui de retour dans le ventre de la mère.

Dès lors, Cole et Zoé errent comme des âmes en peine, tentant chacun de leur côté des foules d'expériences sexuelles, avec ou sans la drogue dont il est l'inventeur. C'est insatisfaisant. Bref à la fin il se retrouvent. Pourquoi ? Parce que pendant que Cole tente d'oublier son chagrin, ses collaborateurs ont mis au point une Zoé 2.0 qui bénéficie du même corps et de la même mémoire que la première Zoé. Cette fois, ils la produisent en série, et l'espace urbain est envahi de Zoés.

Cole rencontre une de ces copié-collées. Elle porte un tailleur strict et a noué ses cheveux en chignon, là où la première Zoé s'habillait plus sport et laissait ses cheveux au vent. Il se rend compte, sans doute, que la seule qui compte était la première. L'ainée, en quelque sorte. Souvent, dans les familles, une préférence inconsciente rend le créateur plus proche de l'une de ses créatures.

« Ready player one » : Le fond de l'âme du créateur



Je parlais de Spielberg, plus haut. Son « Ready player one », est une autre forme de l' « IA », l'intelligence Artificielle. Presque tout le film se déroule dans l'Oasis, un espace virtuel rendu possible par les lunettes et combinaisons virtuelles qui sont déjà au point aujourd'hui. J'ai fait essayer ça à mon petit fils à la cité des sciences. Là, non seulement on peut se cacher sous un pseudo, comme aujourd'hui sur les réseaux sociaux, mais encore sous un avatar corporel de son choix.

Tout ça pourquoi ? Pareil : pour l'amour. Bon, on nous fait croire au début qu'il s'agit de gagner l'œuf (de Pâques) caché quelque part dans l'Oasis par son créateur. C'est un jeu vidéo comme un autre, sauf que le gagnant héritera de la fortune accumulée par le créateur (250 milliards de dollars) et aura droit d'administration de l'Oasis. C'est dieu qui tente des Adam et Eve par milliers, en se passant de l'aide du diable. Donc, on nous fait croire que c'est pour le pouvoir et l'argent. Gagner à tout prix comme dans n'importe quel jeu vidéo, comme dans la vie, quoi !

Mais non, Wade, un ado doué, comprend vite que pour gagner il ne faut pas forcément vouloir utiliser les méthodes des gagnants. Et même que gagner n'est pas le but, mais j'anticipe. C'est un fan de James Halliday, le créateur de cet univers. En regardant les vidéos soigneusement conservées de la vie de son idole, il a compris que, pour la course de bagnoles, il faut peut-être la faire en marche arrière et à contre sens. Bingo, il gagne la première clef. Première leçon : suivre les règles du jeu ne fait pas forcément gagner. Par contre, transgresser en comprenant l'esprit du créateur, oui !

Ensuite, en regardant les autres jouer sur un vieux jeu vidéo archaïque qui constitue l'une des épreuves, il s'aperçoit que tous ceux qui gagnent s'enfoncent dans la glace : il comprend donc que gagner, c'est perdre.

Ça c'est Œdipe : le héros grec gagne contre la Sphinge, contre son père qu' il tue et, du coup, il gagne la mère, mais de ce fait il perd la vue, et tout le reste, amour, richesse et puissance.

Délicieuse subtilité, merci Spielberg. Évidemment les critiques sont passés à côté de ce truc là et du reste, vous allez voir !

Que faut il faire alors ? Dans ce jeu archaïque, style années 80, un labyrinthe dont il faut trouver la sortie, il existe une chambre cachée qui n'a rien à voir avec la résolution du problème, mais c'est elle qui recèle la troisième clef ouvrant le droit à l'œuf. Là encore, je reconnais ce que m'ont appris mes rêves : un appartement oublié, une chambre perdue dans mon logement, où je ne vais jamais, sauf dans certain de mes rêves. Le jeu archaïque, c'est la mémoire ancienne, la plus refoulée, l'inconscient. Lui, en effet, il accepte les contradictions (rouler en arrière pour aller de l'avant, gagner c'est perdre...) et son but n'est pas toujours l'argent et le pouvoir, mais la jouissance sexuelle interdite.

Vous avez dit l'œuf ? de Pâques oui, mais enfin, c'est le produit d'une rencontre sexuelle, c'est la créature comme telle que le créateur veut que l'on trouve, celle qu'il n'a pu mettre au monde des vivants. C'est la promesse d'un nouvel être, justement ce que le créateur n'a pas pu faire. S'il est surdoué en programmation et en jeux vidéo, il n'a jamais réussi à franchir le pas de la rencontre avec l'autre sexe. Il a mis toute sa libido dans la création de son jeu, qui est véritablement sa créature dans laquelle tous les autres viennent évoluer pour le plaisir. Voilà ce que Wade a compris en regardant encore et encore les enregistrements vidéo de la vie du créateur. Autrement dit, c'est en faisant une ANALYSE de ses préoccupations, c'est-à-dire de son âme, qu'il trouve les indices lui permettant d'en comprendre le secret : la quête inaboutie de l'amour et de la rencontre sexuelle. L'auteur a semé lui même ces indices dans sa vie filmée, comme un parent subtil qui sèmerait des petits cailloux pour que ses enfants virtuels trouvent le

bon chemin. Le nec plus ultra d'une éducation réussie qui se paye le luxe de ne pas se donner comme telle.

Donc, notre héros convolera un amour parfait avec l'héroïne qu'il s'est trouvée dans l'Oasis et qu'il a retrouvée dans la vraie vie. Comme dans le précédent film, c'est une illusion, mais il faut bien s'en donner pour continuer à désirer et donc à vivre.

Tout ça dans le décor époustouflant de l'univers onirique bourré de références au cinéma (ça va, j'ai suivi) et aux jeux vidéos (là, j'ai moins suivi puisque je ne joue pas). On y voit le géant de fer se castagner avec Godzilla qui finira par être vaincu par Goldorak. On y voit ce même géant de fer disparaître dans de la lave en fusion et lever le pouce en dernier signe avant de disparaître, allusion d'une seconde à Terminator (au delà de la citation, c'est quand même l'angoisse de castration qui est pointée dans cette séquence : une faille volcanique s'ouvre, empêchant les « bons » de continuer leur attaque du château des « méchants ». C'est le vagin infernal en travers duquel se jette le géant de fer pour faire un pont de son corps. Quand il s'effondre dedans, son pouce levé est le dernier défi d'une phallus symbolique avant de succomber à la castration). On y voit des batailles qui n'ont rien à envier à celles de la Guerre des étoiles et du Seigneur des anneaux. Oh regarde la moto d'akira, oh le costume de buckaroo banzai, oh la sainte grenade de sacré graal !

On ne peut pas faire un film tissé de citation d'autres films ? Si, presque. Tous ces films fantastiques et de science fiction qui ne font que tenter de reproduire l'univers des rêves.

Au passage, l'auteur joue sur le passage réalité-virtuel, mettant en question la psychose commune de tous ces moments où on peut se croire dans la réalité alors qu'on est dans l'illusion. Ce n'est pas réservé au « dit-psychotique ».

Encore une fois, l'Amérique qui aurait compris l'insignifiance de Freud, nous livre ses meilleures productions dans les constructions d'auteurs qui semblent en droite ligne branchés sur leur propre inconscient. « La machine » dont il traquent les similitudes avec l'homme, amour et haine, fusion et révolte, n'est autre que la répétition du programme humain : le complexe d'Œdipe, autre formulation du conflit de la créature et du créateur.

Tully : Un film qui sent le lait caillé



Enfin un troisième film venu d'Amérique me fait encore plus douter de l'unanimité qui semblerait régner là-bas dans le consensus génétique sur l'autisme. C'est bien entendu mon interprétation de l'œuvre du duo Jason Reitman (réalisation) – Diablo Cody (scénario).

Mère de Sarah, petite fille sérieuse, et de Jonah, un enfant aux « besoins spéciaux », selon l'expression en usage aux Etats-Unis, dont le trouble reste hors d'atteinte des médecins, Marlo est enceinte d'un troisième enfant. Saluons d'abord la performance de Charlize Theron qui s'est volontairement enlaidie avec dix kilos de plus, des cernes sous les yeux et toute la panoplie de la femme de la quarantaine abimée par la fatigue de ses trois grossesses. Son mec, Drew, aide un peu pour les devoirs des deux plus grands mais une fois cela fait, il va massacrer des zombies sur son jeu vidéo (voir film précédent). Pour ce qui est de la petite dernière, ben, pourquoi se lèverait-il la nuit dit-il avec une naïveté confondante, « je n'ai pas des nénéés qui font du lait ».

Alors on voit Marlo promener sa déprime et son bébé, crevée, attendant une minute de répit entre deux cris, deux changes, deux tétées. On voit bien qu'elle est trop atteinte par tout ça pour faire les choses autrement que mécaniquement, sans âme, perdue à elle même et donc sans présence pour Mia, sa petite dernière.

Or, son premier, Jonah n'est pas bien du tout ; le mot « autiste » n'est jamais prononcé, on est dans le politiquement correct. Il se fait virer de l'école parce qu'il dérange toute la classe, mais la directrice prend bien soin de dire qu'il est attachant, très intelligent, juste un peu spécial et qu'il trouvera mieux dans une école plus adaptée. Il ne supporte aucun changement, est terrorisé par certains bruits, notamment celui de la chasse d'eau, il pique des colères cataclysmiques et sans fin...

C'est une pierre de plus dans le jardin de Marlo qui n'en peut vraiment plus.

Sa petite fille entre Jonah et Mia, semble totalement effacée, tant les autres enfants ne lui laissent aucune place.

Et si ce qu'on nous montre comme le résultat de trois grossesses n'était que la répétition de la première ? Et si les colères de Jonah n'étaient là que pour hurler sa présence et son manque d'amour ? Et si sa terreur de la chasse d'eau n'était que la peur d'être pris pour une merde ?

Bien sûr elle n'y peut rien Marlo, elle fait ce qu'il faut, mais quand on est crevée, on est crevée. On ne peut plus y mettre le cœur nécessaire. Mais alors pourquoi la première grossesse aurait-elle été si fatigante ? Nous n'en savons rien ; je ne fais que déduire. Elle explique que, sexuellement, il n'y a plus rien depuis longtemps. Oui, elle aime son mari, elle met même en valeur le peu qu'il fait. Mais elle reconnaît que les grossesses ont bousillé sa beauté. C'est d'ailleurs Sarah, un matin où elle a laissé son peignoir entrouvert sur son ventre énorme, qui lui dit : « qu'est-ce qui est arrivé à ton corps, maman ? ».

Je ne fais que spéculer, plaquant ce qu'on nous donne à voir du troisième enfant sur le premier. J'assume.

Elle est d'autant moins coupable que lorsque débarque Tully, la nounou de nuit, tout change. Tully magnifique brin de fille de 26 ans, nullipare et toute mince, payée par le-beau-frère-qui-a-réussi, vient remettre un peu de vie dans tout ça. C'est elle qui s'en occupe la nuit. Elle console, elle change, elle apporte bébé à la mère qui, sans se lever n'a plus qu'à donner le sein et à se rendormir. En prime, quand le bébé dort, elle fait le ménage. En prime des primes, quand une grande amitié se sera nouée entre l'ainée et la jeunette, elle s'occupera sexuellement du mari, sous la houlette éclairée de la légitime. Comme s'il y avait quand même une profonde détresse sexuelle sous la fatigue apparemment portée par les grossesses et les enfants.

Alors Marlo retrouve le sourire, le calme, le repos. Elle peut s'occuper du bébé avec les gazouillis que l'on a l'habitude d'entendre d'une mère. Elle avait littéralement laissé tomber la femme pour n'être plus que la mère, mais une mère mécanisée. Peut-être l'avait-elle fait dès la première grossesse... d'où le problème que Tully vient résoudre en se chargeant du rôle de la femme, dont l'absence pesait d'un poids supplémentaire sur les épaules de Marlo.

Quand Tully annonce son départ, c'est la cata pour Marlo. Cette femme donnait de la vie, à elle, aux enfants, à son couple. D'où une crise qui se terminera par la voiture plongeant dans la rivière. Là, dans la voiture noyée, Marlo ne montre guère de souci de s'en sortir. Jusqu'à ce qu'une sirène qui a la tête de Tully vienne lui ouvrir les portes lui permettant d'atteindre la surface.

Séjour à l'hôpital où Marlo achèvera son deuil de la merveilleuse sirène.

Mais ensuite ... un rituel réunissait tous les soirs Marlo et Jonah : elle le brossait délicatement sur tout le corps. Elle avait lu, ou on lui avait conseillé de le faire, pour le bien de l'enfant. Alors elle le faisait consciencieusement, avec douceur, mais en silence... sans âme. De retour de l'hôpital, elle veut reprendre le rituel, mais l'enfant qui a pigé que quelque chose avait changé lui demande soudain de suspendre son geste. Tu ne veux plus ? demande la mère étonnée. C'est que... on peut... peut-être... se passer de la brosse dit l'enfant, cherchant ses mots. Et il se jette dans ses bras. Voilà ce qui manquait : un câlin sincère, à la place de ces pratiques issues de conseils médicaux. Marlo accueille son fils qui naît enfin, de même qu'elle vient de naître en sortant du liquide amniotique de la rivière.

Notons au passage : une sirène, c'est une fille qui a une queue.

Tiens, voilà son mari qui, du coup, vient l'aider à faire la vaisselle ...

Tully était-elle vraiment une autre femme ? où bien est-ce la femme, noyée dans la mère, qui vient de renaître en Marlo ? une femme, et c'est là le paradoxe, c'est forcément une femme phallique c'est-à-dire avec une libido. Bon, c'est sans doute encore une illusion, mais on en a besoin !

25 juil. 18